

L'auteur de cet ouvrage a introduit, dans sa narration, des phrases tirées de l'Antiquité.

Ces phrase(s) sont suivies d'astérisque(s) et sont imprimées en caractères différents dans le corps de l'ouvrage.

La traduction de *L'Odyssée* a été donnée par Victor Bérard en 1924 (Société d'édition des Belles Lettres) ; un * indique cette paternité ; il en va de même pour *L'Iliade*, achevée par Leconte de Lisle en 1866 et publiée chez Lemerre, l'une des plus fameuses en langue française ; deux ** y font référence.

Courant des airs, courant de mers, en ce temps-là deux êtres parcouraient le monde en aventure. L'un s'appelait Éole. Solitaires certes, chacun à sa mesure, ils avaient passé tant et tant de vagues à se croiser, se frôler, se jouer l'un de l'autre, Éole le dieu des vents, Ulysse le marin, sans jamais un moment à poser, composer, reposer, savoir se rencontrer, quand les mouvements habiles de leur inconsciente union étaient seule nécessité, fugace, passagère, inconstante. S'étaient-ils évités, mais du repos de l'un, l'autre ne pouvait qu'échouer.

Passager de la vie, voici qu'en quelques rimes écrites sur quelques rives, quelques îles de ce monde, quelques rares vers d'Homère, perdus dans les mots d'Histoire, un lien tendu aux cieux, une amitié, un drame... Les temps éphémères abritent d'éternelles épreuves, testament d'anciens dieux, Éole doué de voix humaine, et le divin Ulysse.

Nous gagnons *Éolia*, où le fils d'Hippotès, cher aux dieux immortels, *Éole*, a sa demeure. C'est une *île* qui flotte : une côte de bronze, infrangible muraille, l'encercle tout entière ; une roche polie en pointe vers le ciel.*

I Une colère de dieu

— **N**on !
Ce « non » tonna le pire orage s'abattant sur la grande muraille, plus qu'un refus : impénétrable, définitif. Comme un écho déchirant l'immense rocher, broyant leurs oreilles, les marins n'existaient plus. Ulysse sans regard, la plage éloignait les vaisseaux qui allaient s'échouer à la crête des vagues, ici le vide fracassant d'un seul souffle de dieu faisait à peine trembler les voiles. « Non ».

Quand Éole lui avait dit en termes d'adieu : « reviens me voir quand tu voudras », le divin vieillard s'adressait tendrement à un fils, comme un père. « Mon temps est ta maison ». L'autre fut ému aux larmes, le marin exilé du plus tendre foyer coule sanglots et sueurs son amour de la vie, goutte à goutte

d'eau de sel, mise en joue d'un dernier assaut. Mais se sentir aimé à ce point, d'un dieu si singulier !

— Pourquoi m'aides-tu ainsi, Éole, pourquoi m'offrir en présent tes propres vents habilement prisonniers dans cette belle outre de cuir cousue d'un fil d'argent ?

— C'est de tout cœur, Ulysse. Voilà tant d'années que je te taquine, sans que tu le saches vraiment, ce sont tes voiles qui me parlent. Sur la toile, j'écris souvent quelques déchirures que tes hommes reprennent, une chiure de mouette quand tu guettes la terre, ou sur ta paume ce cal à la tension des écouteles, oui nous voyageons ensemble depuis si longtemps ! Mais tu ne me lisais pas, pas encore.

Jamais Ulysse ne s'était senti si près de la substance du vent, si intimement conscient de la chair d'Éole, le dieu sans qui rien ne respire au monde. Il joua l'étonné, par pudeur de guerrier, ou peut-être quelque honte de s'abandonner à un sentiment filial.

— Comment serais-je ton messenger sans m'en douter, depuis que tu portes tous mes voyages en mer ?

— Ulysse, tu vois bien, je ne vis qu'ici-bas avec toute ma famille, je ne m'intéresse à l'espace que de mon île perdue, mon cœur flottant, jamais ne cessent les battements de ma rive, quand toi, Ulysse, voyageur d'océans, tu as perdu Ithaque, ton île ton

épouse et ton fils, pour conjurer les côtes les plus lointaines, les hautes déferlantes et les voiles tendues à craquer, toi seul as su si loin user de mes pouvoirs, conjuguer nos souffles, parcourir en moi les mouvements des cieux, explorer toutes mes respirations, jusqu'à m'apprendre tout ce que j'en ignorais...

Telle confiance d'un dieu exhorte au plus profond hommage.

— Mais que peux-tu vraiment ignorer, toi, Éole, dont la nuée couvre le monde d'un seul instant divin ?

Comment l'homme dans la force de l'âge peut-il ressentir d'un dieu, d'un père ou d'un sage autre chose qu'un pouvoir absolu ? Quelle ignorance, quelle faiblesse deviner en quelque créateur ?

— Et toi, aimable présomptueux, que crois-tu connaître du fond des océans que tu parcoures sans cesse ? Moi aussi, comme toi, je crois que nos pouvoirs sont la surface des choses.

Ulysse était à la prière, quelque foi n'est que plainte, mais le ton du guerrier transpira de sourde accusation, le débat était sa nature.

— Comment peux-tu ignorer, Éole, les coques fracassées et les mâts arrachés, les corps noyés qui gisent sur les plages, ou ces feux attisés qui dévastent les champs ?

Diplomate, il se reprit très vite :

— Ou bien encore ces fleurs que tes souffles
ensemencent ?

Ouf ! Un bouquet à la main du reproche... le
rusé !

Éole, tels sont les dieux, savait deviner dans la
langue des simples créatures ce que l'apparente sou-
mission sourdement revendique, les humains sont
clients exigeants, insatisfaits, éternellement insatis-
faits, l'éternité n'est qu'insatiable doléance. Alors il
avait gentiment rompu.

— Va, Ulysse, ce que j'inspire au monde ne
me concerne pas. Mon temps est ta maison, reviens
quand tu voudras.

De même que le mât en torche foudroyé éclaire
de ses flammes les reliefs du naufrage, de même
Ulysse s'était alors senti brûler au reste du voyage :
je suis homme avant d'être marin, je suis homme
avant d'être époux, mais, O Dieux, je suis père
avant d'être homme. Non Ithaque n'est pas mon île,
c'est Télémaque, c'est mon enfant, que devient-il ?
Alors, que n'avait-il compris le seul chemin permis,
Ulysse... prendre rame par la main pour quelques
brasses d'eau, laisser l'onde chanter sous le nez de
la proue, narguer quelque dauphin et balancer les
bras pour tanguer une vague à sourire son enfant.

Mais la troupe marine avait ouvert l'ouïe des vents, les hommes soupçonnant quelque butin qu'Ulysse se réservait encore, et leur vile âme de guerre libéra le désordre des sens, tous les souffles réunis dans une vie d'un dieu, la plus libre tempête, tout ce que le mensonge vous ramène à la faute. Ainsi en naufragés piteux avaient-ils abordé le rivage d'Éolia, d'un retour imprévu, honteux, calamiteux.

À grand peine échappé au géant Polyphème le mangeur d'hommes, Ulysse avait ainsi trompé le temps, la maison et les vents, maintenant figé, comme hébété sur la plage, il n'était plus Personne. Le dieu lui-même ne se ressemblait plus, Éole s'était élevé en terrible courroux, lui aussi menaçant d'un abrupt rocher, il lança un immense soupir de douloureux dépit, une épaisse brume d'haleine tournoyant sidérale, sa robe blanche flottait sur un corps vide tel un fourreau des cieux, Ulysse restait seul planté dans l'œil du cyclone quand s'enfuyaient les moutons de la mer, tout s'était tu et même les mouettes, même les ourlets de sable au bord de l'onde, dans l'étrange silence de l'étrange rocher, effroyable, effrayant.

L'homme implorant n'est que question, il fuit l'homme.

— Éole, si tu savais, pourquoi avoir enfermé ces vents, comme un cadeau empoisonné ?